

## GER ET SES POTERIES

---

### I. — La Commune.

Tout comme le dos d'un chameau, la limite Est de notre département présente deux saillies bien accentuées ; l'une pénètre dans le Calvados, l'autre dans l'Orne : Ger occupe la partie la plus avancée de cette dernière proéminence.

C'est la commune la plus étendue de la Manche, sa superficie atteignant près de 4,000 hectares. Son nom, d'origine celtique, lui convient admirablement : il signifie, en effet : haies, broussailles. Or, près du tiers de son territoire est couvert de grands bois et d'épais taillis où le hêtre domine et que, un peu pompeusement peut-être, on appelle la forêt de Ger. Il y a vingt ans à peine, Seigneur Loup y prenait ses quartiers d'hiver et ses hurlements, au crépuscule, faisaient alors courir plus d'un frisson sur le corps du passant attardé dans les sentiers. Aujourd'hui, la forêt débarrassée de ce locataire peu sociable, est le but de promenades des habitants du Bourg. Aux douces soirées de mai et de juin ils y vont, par groupes, entendre les trilles du rossignol, hôte plus charmant.

Le sol de la commune présente des caractères fort divers. Dans le fond des vallées, on trouve des terres glaises d'alluvion ; sur le flanc des coteaux le terrain devient argilo-siliceux ; sur les crêtes enfin, ce sont des terres légères provenant de la décomposition des grès (grès à bilobites principalement), terres fort pauvres où l'analyse ne révèle

que de faibles traces de potasse et d'acide phosphorique. En forêt, le sol est formé de couches de schistes micacés.

Ger est traversé par la seconde des trois chaînes de collines qui s'étendent parallèlement et de l'Est à l'Ouest, dans « la Suisse normande. » Le point culminant de la commune est la butte du Télégraphe, qui atteint 343 mètres d'altitude. C'est donc, comme tout le Mortainais d'ailleurs, un pays très accidenté. Sur les routes serpentant en lacet, qu'il faut gravir à chaque instant, le cycliste peu entraîné perd bientôt courage, met pied à terre et pousse mélancoliquement sa machine devant lui ; bon gré, mal gré, le chauffeur le plus intrépide ralentit son allure tandis que son auto fait entendre des plaintes d'asthmatique. Mais, parvenus au sommet d'un coteau, les touristes s'estiment dédommagés des ennuis de la montée devant la beauté des paysages qui s'offrent à leurs regards.

Au point de vue hydrographique, Ger a ceci de particulier qu'il déverse ses eaux partie à la Manche, partie à l'Atlantique. Parmi les nombreux ruisseaux qui sillonnent les vallées, les uns descendent vers la Sée par les versants Nord des collines, les autres vont vers la-Cance qui les conduit à la Sélune par les versants Sud ; d'autres enfin portent leurs eaux à l'Egrenne, sous-affluent de la Loire, si bien qu'une partie du territoire de Ger dépend ainsi du bassin de ce grand fleuve.

L'histoire de Ger, à travers les siècles, se confond entièrement avec celle du comté de Mortain dont cette commune, à l'exception de deux fiefs peu étendus, fit toujours partie. Cette histoire ne présente d'ailleurs aucun fait bien saillant. A peine, convient-il de citer un combat entre les Bleus et les Chouans de l'armée du général de Frotté qui eut lieu, au bourg de Ger, en septembre 1795 et se termina par la défaite des républicains qui durent battre en retraite sur Mortain.

Comme la plupart des communes rurales, Ger voit décroître sa population. En 1830, on y comptait 2,600 habitants ; le recensement de 1901 n'en accuse plus que 1,910. Le service militaire accompli, beaucoup de jeunes gens, au lieu de revenir labourer un sol ingrat, préfèrent émigrer vers Paris.

La commune se divise en trois sections : le Bourg, le Placître et le Breil. Elle possède quatre écoles : deux spéciales au Bourg et deux mixtes dans les sections.

Le Bourg, très coquet, est bâti sur un plateau. Détruit complètement par un immense incendie, il y a une soixantaine d'années, il a été reconstruit d'une façon fort heureuse. Sept grandes routes s'y croisent et contribuent à lui donner l'animation. Elles se dirigent vers Mortain, Barenton, Domfront, Flers, Tinchebray, Vire et Sourdeval.

En ce pays du Bocage, chaque commune a sa petite industrie. Le Fresne-Poret fabrique des ciseaux et des sécateurs, Saint-Cormier des clous, Tinchebray des peignes. Ger a comme spécialité, la fabrication des poteries

## II. — Les Poteries.

**Historique.** — La fabrication des poteries à Ger est d'origine très ancienne. Fixer à quelle date précise elle remonte serait difficile, le plus ancien document la concernant, qui soit conservé aux archives de la Manche, est de l'année 1402. Il a trait aux franchises dont jouissaient à l'époque, dans la forêt seigneuriale, les roturiers fabriquant des pots. Un autre manuscrit nous apprend que vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les potiers s'organisèrent en confrérie, élaborant des règlements particuliers à leur corporation. On y voit que le droit de *potter* était alors comme un privilège de certaines familles. Le fils succédait au père comme chef potier et à cette condition seule conservait le droit de couper dans la forêt, moyennant légères redevances, le bois nécessaire au chauffage de son four à pots.

Au début du dix-septième siècle, l'industrie de la poterie est en pleine activité. Quatorze familles s'adonnent à cet art et parmi elles, nous retrouvons les noms des ancêtres de plusieurs fabricants actuels.

Vers 1630, la comtesse de Mortain voulut contester aux potiers de Ger leurs droits en forêt. Un procès, long comme tous les procès de l'époque, s'ensuivit. Finalement, gain de cause fut donné, chose assez rare, aux paysans qui purent désormais continuer leurs travaux.

**La matière première.** — Tout nous porte à croire que c'est précisément la proximité de la vaste forêt de la Lande-Pourrie et les droits des potiers à la coupe du bois qui ont favorisé leur établissement sur le territoire de Ger, car, contrairement à la grande loi économique qui pose comme principe général que l'industrie se développe là où gît la matière première, ce n'est pas à Ger que l'on trouve l'argile employée. Elle est extraite à 16 kilomètres de là, aux carrières de la Goulande, commune de la Haute-Chapelle, tout près de Domfront. Cette argile, très plastique, fort onctueuse, exempte de toute matière étrangère mais en revanche lourde et compacte présente trois teintes différentes. La première couche que l'on rencontre en fouillant le sol est de couleur gris clair, légèrement jaunâtre, elle est appelée *sève* ; elle devient ensuite d'un gris plus blanc et donne alors la meilleure terre à pots. A 12 mètres de profondeur, l'argile est d'un gris sale et est beaucoup moins estimée.

Il existe bien à Ger même, une argile plastique, malheureusement elle contient des graviers et des sables qui nécessitent, avant son emploi, un tamisage sérieux. Même après cette opération, toujours fort délicate, la terre de Ger n'est pas employée pour la poterie mais seulement pour la fabrication, au moule, des tuiles, des briques, des faitières et articles similaires.

Aux carrières de la Goulande, l'extraction de l'argile se fait à l'aide d'une houe très coupante en forme de demi-cercle, que l'ouvrier lance de toutes ses forces dans le sens horizontal. Il enlève ainsi, à chaque coup une motte d'environ 20 à 25 kilogr. de pesanteur. Six de ces mottes constituent la *somme* l'unité courante dans la vente de la terre.

Le touriste qui passe près des carrières pour la première fois s'arrête fort intrigué. Des cris bizarres, des exclamations baroques

suivies de gémissements semblables à ceux que le noctambule perçoit, s'échappant des sous-sols dans les boulangeries des grandes villes, frappent ses oreilles. Malgré lui, il songe à quelque Enfer terrestre où doivent souffrir des humains. Qu'il se rassure, ce ne sont ni des damnés, ni des démons, mais des travailleurs qu'un cri échappé de la poitrine, à chaque coup de houe, soulage dans leur rude labeur.

La terre à pots est vendue 0 fr. 65 la somme de 125 kilog. prise sur place. En raison de sa pesanteur son transport est onéreux. Encore les potiers, semblables à la fourmi, ont-ils soin de faire ample provision pendant les beaux jours de l'été, au moment où les routes d'accès aux carrières sont en bon état de viabilité. L'hiver, cette terre gluante, détremnée par les pluies s'attache aux roues des voitures, aux pieds des chevaux et devient un obstacle presque insurmontable. Qu'on juge du courage qu'il fallait, il y a 60 ans à peine, aux potiers de Ger, pour transporter leur argile, à dos de cheval, par les sentiers étroits de la forêt !

On estime à 0 fr. 85 par somme, les frais nécessités par le charriage de la terre, ce qui, ajouté au prix d'achat, donne un prix de revient de 12 fr. les 1,000 kilog., rendus chez les potiers de Ger.

**Préparation de la terre.** — A la poterie, la terre est déposée dans une cave humide où on l'arrose régulièrement pendant plusieurs jours. On procède ensuite au coupage. Rien de plus simple que cette opération : elle se fait à l'aide d'un outil, appelé *plane*, ressemblant à celui que le tonnelier emploie pour polir ses douves. Quand la terre est ainsi divisée en tranches, on la jette dans la fosse et c'est alors qu'on y ajoute, en faible quantité, un sable maigre, jaunâtre, très fin. Ce sable, extrait des carrières des environs, aide la terre à pourrir et joue le rôle de diviseur.

Lorsque la terre a séjourné suffisamment dans la fosse et le plus longtemps est le mieux, l'ouvrier procède au malaxage. Le moyen le plus facile consiste en l'emploi d'un tonneau malaxeur en tout point semblable à celui dont se servent dans les villes, les ouvriers maçons pour la préparation de leur mortier. À défaut de malaxeur, les aides

potiers prennent la terre, l'étendent sur le sol de la cave et à l'aide des pieds, la pétrissent et la façonnent, exécutant des danses échevelées, dont on ne saurait contester l'utilité, mais dont on pourrait blâmer et la grâce et le rythme.

Le malaxage terminé, entre en scène un nouveau personnage l'« entourteux. » C'est le nom donné au compagnon de chaque ouvrier potier. C'est son satellite, il le suit d'atelier à atelier. Si le potier change de patron, l'« entourteux » sans se soucier du motif de la rupture quitte également la fabrique. Son travail consiste à rouler la terre sur une table, à la broyer pour la rendre le plus souple possible, à la mettre en « tourtes », c'est-à-dire en morceaux de la forme d'un pain de boulanger. Finalement, l'« entourteux » fait des pelotes d'argile de grosseurs diverses, selon la grandeur du vase que le potier se propose d'exécuter. Il est à la solde de ce dernier qui lui donne une part sur son gain ; 0 fr. 25 pour vase qu'on lui paye 0 fr. 65 ; 0 fr. 20 pour celui payé 0 fr. 50.

**Le Modelage** — Toute simple est l'installation du potier : une roue couchée horizontalement, reposant sur son moyeu, ce dernier étant allongé jusqu'à hauteur des mains de l'ouvrier, pour recevoir la pelote de terre qu'il faut modeler. A l'aide d'un baton appuyé sur une des raies, l'ouvrier donne une vigoureuse impulsion à sa roue et, en avant ! à toute vitesse ! D'un coup de pouce, la terre s'allonge, s'arrondit, prend forme. Toujours avec les doigts et la main, le potier la dirige, et en un clin d'œil vous façonne une terrine, un pot à fleurs, une écuelle.

Le potier travaille à tâche. Il est payé selon l'importance des pièces qu'il fabrique et selon un tarif uniforme pour tous les fabricants de poterie à Ger. Le métier est rémunérateur : un bon ouvrier peut gagner 5 et même 6 francs par jour, auxquels il convient d'ajouter la nourriture que lui donne le patron. Sur cette somme, il doit payer son « entourteux » aux conditions indiquées précédemment. Quelques potiers très habiles sont même arrivés à se constituer un gain journalier de 9 francs.

**Objets fabriqués.** — Très nombreux et très divers les articles de poterie fabriqués à Ger ! Aucun n'est destiné à figurer dans les buffets des aristocratiques demeures, mais tous iront garnir le vaisselier de l'humble demeure du paysan. Un coup d'œil, sur la marchandise, en passant, avant sa sortie de l'atelier. Voici la grosse jatte qui, plus tard, remplie de lait jusqu'aux bords et posée sur les rayons de la laiterie, fera l'orgueil de la fermière ; le grand « pot au lard » où Messire Goret reposera, en débris de toutes formes, dans d'épaisses couches de sel ; les bouteilles de grès, la panse rebondie, qui s'emplieront à l'heure des repas en plein champ, pour apporter aux laboureurs leur boisson favorite ; leurs sœurs, les bouteilles allongées en cylindre, où le « champagne normand » fermentera à l'étroit dans sa prison, pour en sortir, un jour de fête, bruyant et mousseux. Plus loin, dans les pièces de moyenne grosseur, voici les carafes à cidre, les « cannettes » au col orné de guirlandes qui ont détrôné presque partout l'antique pot d'étain ; puis les écuelles depuis la plus petite où le marmot campagnard patauge armé d'une large cuiller jusqu'à la soupière de famille, les vases à fleurs, les pots à beurre et articles similaires. Le régiment des petits objets de poterie est constitué par les « *secouettes* » en forme de poire aplatie et destinées à servir de tabatières aux priseurs de nos campagnes. Il y a même l'article fantaisie : la *secouette* aux huit ouvertures, dont une seule laisse échapper le tabac et qui fait l'embarras de plus d'un chercheur et les *porte-bouquets* formés de petits sabots, artistement groupés.

**Polissage et séchage.** — Sitôt que les vases ont acquis, dans l'atelier, assez de dureté pour permettre le transport, les ouvriers pratiquent le polissage de l'objet. A l'aide d'un ébauchoir de buis, on enlève les bavures et on rend les parois le plus lisses possible. Aux bouteilles de grès, aux carafes, aux terrines à lait, on ajoute l'anse qui a été fabriquée à part au moyen d'une poignée d'argile que l'ouvrier étire à la main fort habilement.

Il faut maintenant laisser s'achever complètement le séchage. En été, il a lieu dehors, mais en se défiant d'un soleil trop ardent qui

pourrait produire des gerçures dans les vases. En hiver on sèche dans les ateliers et si la gelée survient, on chauffe l'appartement, car tout comme le soleil trop vif, la gelée est un ennemi redouté. Lorsque la terre, de grise qu'elle était au début est devenue blanche, on estime que la poterie peut être mise au four.

**La Cuisson.** — Le four des potiers de Ger est une sorte de tunnel voûté, d'une profondeur de 10 à 13 mètres, dont le sol va en pente douce depuis l'entrée jusqu'au fond. Là, le four se termine par des chambres qui sont disposées perpendiculairement jusqu'au haut de la cheminée par laquelle sortira la fumée et même la flamme quand le four sera en pleine activité.

Pour sa construction, on emploie des briques que l'on enduit, à chaque fournée, avec des débris de terre à pots, déchets de fabrication. Son prix de revient varie selon grandeur, de 1,500 à 2,000 francs.

On tasse les poteries dans le four en les plaçant selon le degré de chaleur qui leur est nécessaire, celles qui demandent une forte cuisson sont mises en avant, près du foyer ; les chambres du fond sont réservées aux pièces n'exigeant qu'une faible température. Entre le foyer et la première rangée de poteries, on dispose une barrière de briques ou de vases de rebut provenant d'une cuisson précédente, afin d'éviter le contact trop vif de la flamme. Pas une place ne reste inoccupée dans le four ; on met, comme dit le proverbe « les petits plats dans les grands » de façon à loger le maximum possible de pièces de toute nature ; il y va, évidemment, de l'intérêt du maître potier, la dépense en combustible restant la même.

Le chauffage se fait à l'avant du four. On débute par un feu léger, de façon à saisir la terre peu à peu, puis on force progressivement la chaleur. Il faut, par fournée, de 50 à 55 stères de bois de hêtre, ce qui représente, en achat, abattage et transport une dépense de 280 à 300 francs. La cuisson dure 100 heures environ, soit 4 jours et 4 nuits. La température intérieure du four atteint un degré fort élevé qu'il est difficile d'apprécier exactement ; tous les métaux qu'on y jette s'y volatilisent rapidement. Pendant les dernières heures du

chauffage on l'augmente encore en chargeant de bois bien sec, le brasier.

C'est fête pour les gens du village, la cuisson d'une fournée de pots ! On se donne rendez-vous, le soir, après les travaux de la journée, chez le potier dont le four est « allumé ». Hommes, femmes, enfants, s'assoient en demi-cercle autour du foyer. Dans le calme d'une belle soirée, avec les bois environnants comme décors, devant les flammes qui s'élèvent droites dans l'air, ces gens rassemblés vous font songer à quelque campement indien au milieu d'une clairière. Quand le patron de la poterie a fait servir quelques pichets de poiré, les langues vont leur train. Parle-t-on politique ? Non pas ; agriculture ? pas le moins du monde ; poterie ? encore moins. Les potins de la commune font seuls les frais de la conversation. Les filles à marier, les « gâs » qui les recherchent sont tour à tour, l'objet des commentaires les plus divers ; souvent même, dame Calomnie, sans passer par les nuances dont nous parle Beaumarchais, règne en maîtresse. Aussi, si quelques jours après, vous apprenez une nouvelle invraisemblable et que vous demandiez, étonné : « Où donc vous a-t-on dit cela ? » on vous répondra le plus naturellement du monde : « Au four » comme ailleurs on dit : « Au lavoir ».

Quand le moment d'éteindre le feu est proche, on jette sur les vases par des trous ménagés à cet effet dans la voûte du four, 30 à 35 kilogrammes de sel marin et de minium mélangés. Par leur décomposition subite, les deux corps émettent des vapeurs qui donnent à la poterie une sorte de glaçage, un brillant particulier.

Une fournée peut contenir environ 1,000 à 1,100 francs de marchandise. On estime à 150 francs le prix de la terre employée, à 250 fr. celui du combustible, à 200 fr. le paiement et la nourriture des ouvriers qui ont façonné les pots, soit un total de 600 francs de débours pour le patron. Sur les 4 à 500 francs qui lui restent de boni, il convient de déduire ses frais de route pour le transport de la poterie chez les clients et les dépenses nécessitées par l'entretien du four et du matériel.

Selon l'importance de la fabrique, le nombre des fournées faites

annuellement varie beaucoup. Certaines maisons en font jusqu'à vingt-cinq, d'autres ne dépassent pas la douzaine.

**Défournage.** — La chaleur intense qui a régné dans le four ne disparaît pas subitement. Il faut, après cessation du feu, attendre au moins 48 heures pour pouvoir y pénétrer. Encore faut-il avoir acquis, par l'habitude, la facilité de respirer dans cette atmosphère particulière. Quand on défourne la poterie, la plupart des vases sont collés les uns aux autres et il faut alors une main bien exercée pour les séparer sans fracas. Malgré l'habileté des ouvriers qui pratiquent ce travail, la casse est énorme, on peut l'évaluer à un dixième et quelquefois même, à un huitième de la fournée.

C'est là un sérieux préjudice pour les potiers auxquels il ne reste plus comme ressource que l'emploi des débris de poterie, en guise de macadam pour l'entretien des chemins d'accès à la fabrique.

Le seul remède à cet inconvénient serait dans la modification de l'intérieur des fours afin d'éviter les contacts et peut-être aussi dans le mode de chauffage qui se fait actuellement trop directement, la flamme venant lécher les poteries et provoquant ainsi des fêlures.

**La Vente.** — La poterie de Ger est très demandée et se vend facilement. Les potiers parcourent le pays à plus de vingt lieues à la ronde, vendant leurs articles en gros, aux épiciers de toutes les petites bourgades du Mortainais, de l'Avranchin, du Nord de la Mayenne et de l'Ille-et-Vilaine. Pour les localités plus éloignées, les expéditions se font par les gares de Domfront et de Mortain-Neufbourg.

**Situation économique.** — Jadis très florissante, puisqu'on compta dans la commune jusqu'à 25 maisons, l'industrie de la poterie a été sans cesse déclinant depuis une vingtaine d'années. Un à un, les fours ont été abandonnés et à l'heure actuelle, sept seulement restent en activité.

Généralement, toute industrie périclite faute de débouchés commerciaux, point n'est le cas, ici, puisque les potiers se trouvent

débordés par les commandes, suffisant à peine aux exigences de la clientèle. Ailleurs, donc, il faut chercher des causes. L'une d'elles réside dans la difficulté qu'éprouvent les fabricants à recruter leur personnel ouvrier. Le potier est d'humeur vagabonde, changeant facilement d'atelier, laissant et ce, sans motif, un patron dans l'embarras au beau milieu d'une importante commande. Résultat : beaucoup d'industriels ont préféré cesser la fabrication plutôt que d'être à la merci du caprice de leurs ouvriers. Enfin, cause plus sérieuse encore, puisqu'elle est d'ordre financier c'est le trop bas prix de vente auquel la poterie est livrée aux revendeurs des bourgs et des petites villes. On a vu plus haut l'importance qu'atteignent les débours du fabricant ; il faudrait pour les compenser, que la livraison se ferait à des taux plus rémunérateurs que les cours actuels. Dans ce but, une entente sur un tarif minimum s'était établie entre chefs de maison ; malheureusement, comme si la célèbre maxime de l'auteur des « Oeuvres et Jours » semblait avoir été écrite pour les potiers de Ger, ce tarif, respecté en apparence sur les factures, était l'objet de concessions faites à l'amiable aux clients. On peut dire, pour résumer la situation : le potier a tué le potier.

Je ne saurais, en terminant, passer sous silence les qualités de la poterie de Ger. Tout comme les gens qu'il ne faut pas juger sur la mine, elle en possède de sérieuses, malgré sa pauvre apparence. Le cidre bouché se conserve doux et frais dans les bouteilles de grès ; les vins, blancs ou rouges, voient, au bout de peu de temps, leur bouquet, se développer ; le beurre ne rancit point dans les vases élégants où on le renferme, la fermière vous dira que la terrine à lait en « terre de Ger » ne prend jamais mauvais goût ; enfin, cette terre n'est aucunement poreuse et le lard salé (facteur principal de l'alimentation rurale et objet de toute la sollicitude de la ménagère)

baignant sans cesse dans la saumure qui ne peut filtrer à travers les parois devient un produit comestible de premier ordre. La poterie de Ger, c'est donc la reine des poteries !

Je laisse à mes collègues de Néhou et de Sauxemesnil, les deux autres centres de fabrication dans la Manche, le soin de nous dire, l'an prochain, si ce titre ne peut lui être disputé.

MAUGER,

Instituteur à Ger.

Ger, 10 juillet 1904.



GER (Manche) - Potiers travaillant au tour.  
Poterie DUMAINE, à la Louverie